

Marguerite GUERIN, épouse BOUCICAUT, grande dame de VERJUX

Lorsque Marguerite GUERIN est née le 3 Janvier 1816, rien ne pouvait laisser présager son destin hors du commun. L'Empire de Napoléon 1^{er} vient de s'écrouler, le pays est épuisé, bien des conscrits de notre village sont morts sur les champs de bataille et les temps sont durs, très durs, surtout pour les gens humbles.

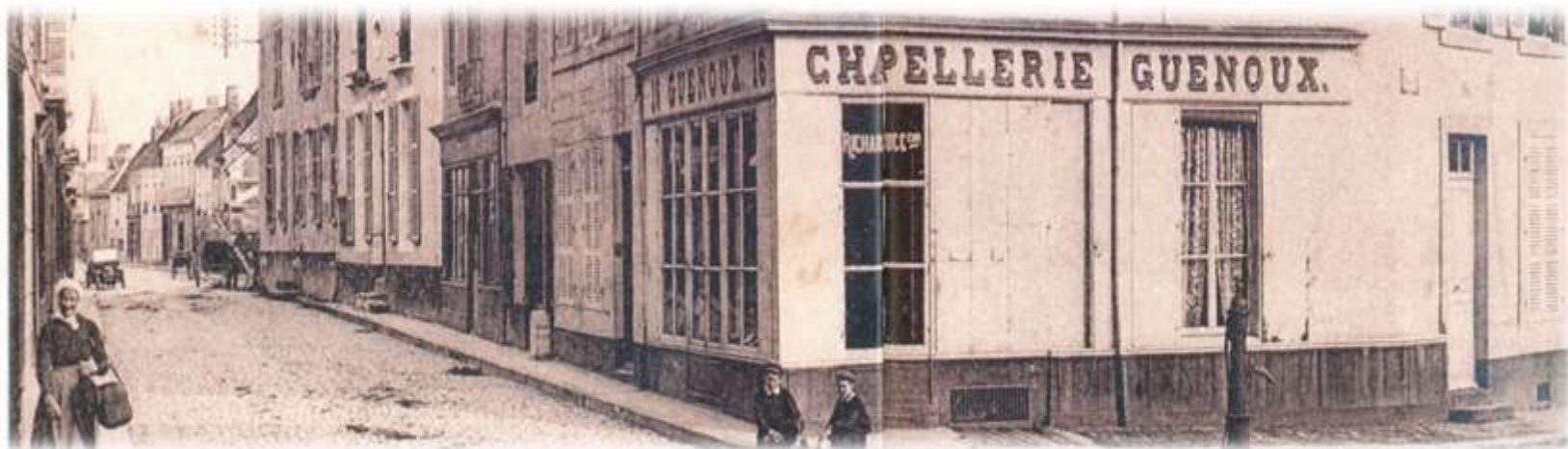
La petite Marguerite a fait son entrée dans la vie sous de bien mauvais auspices. En effet, Pierrette, sa mère, doit affronter les propos ou les regards sans pitié du voisinage parce qu'elle est fille-mère. Il lui faut travailler de longues heures à des travaux de couture, dans sa misérable maisonnette de MONT (qu'on appellerait aujourd'hui une baraque) pour survivre avec son enfant.



Au début des années 1820, Marguerite devenue fillette commence à aider sa maman à gagner deux ou trois sous en allant garder les oies des propriétaires de Mont ou de Verjux, sur les prairies qui bordent la Saône. Marguerite ne fréquente pas l'école car, à cette époque, elle n'est pas obligatoire et l'instruction n'est pas jugée priorité pour les filles.

Donc, pas grand espoir pour une petite fille pauvre, sans instruction, de faire autre chose que ses parents, au mieux de devenir domestique ou bien ouvrière en ville.

Mais une première chance pour Marguerite fût d'avoir un de ses oncles qui est installé à Paris où il exerce la profession de porteur d'eau. On ne sait pas précisément ni à quel âge (11 ou 12 ans), ni par quel moyen (à pied ou en diligence) Marguerite est montée à Paris. Mais que peut faire une enfant de 11 ou 12 ans pour survivre à Paris ? Elle entre, dit-on, comme apprentie chez une blanchisseuse du quartier de la Rue du Bac (près du Boulevard Saint Germain) où elle passera presque tout le reste de sa vie. D'apprentie, elle deviendra ouvrière, et vers ses 18 ou 19 ans, après avoir réalisé quelques économies, elle est gérante d'une petite « crèmerie avec plat du jour » toujours dans le même quartier qui attire les employés des magasins voisins. Parmi ces employés, il est un jeune normand de 24 ans, Aristide Boucicaut, venu depuis quelques années travailler à Paris, au « Petit Saint-Thomas », petit magasin de mercerie, toiles et nouveautés. Il n'est pas insensible au charme de la jeune Marguerite. Et réciproquement. Ils se voient souvent et décident, dès l'année suivante, d'unir leurs destins.



Né à Bellême dans l'Orne, le 14 juillet 1810, fils d'un chapelier, Aristide Boucicaut entra comme commis dans la maison paternelle et la quitta à 18 ans pour suivre un marchand ambulant qui débitait des étoffes. Venu à Paris, il fut employé au magasin du « Petit Saint-Thomas » où il deviendra chef de comptoir et conseiller du patron jusqu'en 1852.

D'après la tradition, Marguerite rencontre Aristide en 1835. Un enfant, Antony, naît le 2 mars 1839, ce qui fait de Marguerite, à cette date, une fille-mère. Aristide reconnaîtra l'enfant le 7 novembre 1845, il avait alors 6 ans et ils se marieront le 9 octobre 1848.

Cette même année, Aristide qui a perdu son emploi au « Petit Saint Thomas » qui a fait faillite à cause de la révolution, entre en relation avec M. Videau, propriétaire d'une boutique, située au coin de la Rue de Sèvres et de la rue du Bac, qui employait une douzaine de commis dans quatre rayons. Elle avait pour enseigne : « Au Bon Marché ».

M. Videau et Aristide Boucicaut s'associent en 1853 et grâce aux nouvelles méthodes de vente mises en place par Aristide Boucicaut, le chiffre d'affaires est multiplié par 15 en 10 ans. Quelles sont donc ces nouvelles méthodes de vente introduites par Aristide Boucicaut ? Elles sont devenues des évidences aujourd'hui mais étaient totalement innovantes dans les années 1860 : l'entrée libre dans le magasin sans obligation d'acheter ce qui ne se voyait que sur les marchés, des marchandises étiquetées et le prix affiché au lieu d'un prix annoncé à la tête du client, des marges bénéficiaires réduites au profit de la vente en grandes quantités, la division du magasin en rayons et leur multiplication à l'infini, la mise en place de soldes pour liquider les marchandises et pouvoir racheter de nouveaux produits, la livraison chez les clientes qui ne voulaient pas se promener dans les rues avec des paquets dans les mains, la création de catalogues et la vente par correspondance, la possibilité de retourner les articles qui ne convenaient plus.



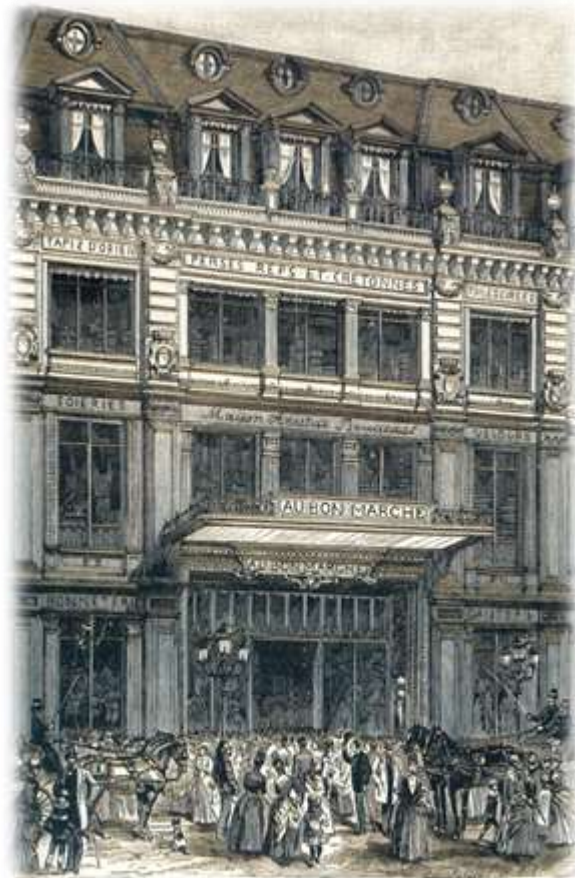
Le fils de Marguerite et Aristide, **Anthony** vers l'âge de 6 ans.



En 1863, Aristide Boucicaut devient le seul propriétaire du Bon Marché, et en plus de sa bosse du commerce hors normes qui lui sera copiée à Paris y compris par ses employés (Le Printemps, Les Galeries Lafayette), puis dans le monde entier, il fera preuve d'un talent de manager d'une modernité exemplaire : l'intéressement du personnel aux ventes réalisées, la promotion interne au mérite, les dimanches non travaillés, les congés payés, la création de dortoirs et d'une cantine pour le personnel, la mise en place d'une caisse de secours mutuel et enfin la création d'une caisse de retraite. En fait tout le modèle social à la française d'aujourd'hui mis en place à la fin du 19^{ème} siècle. Tout le monde s'accorde pour dire que ce volet social a été largement influencé par Marguerite Boucicaut qui n'a jamais oublié ses origines et sa pauvreté.

Grâce aux améliorations apportées par Aristide Boucicaut dans les méthodes commerciales du « Bon Marché », le chiffre d'affaires ne cesse de croître de manière considérable et très rapidement les murs sont trop petits. Nous sommes au Second Empire et Napoléon III a confié au Baron Haussmann la restructuration de Paris. Aristide Boucicaut profite de terrains, libérés par L'Assistance Publique et de la création de nouvelles avenues pour décider la construction d'un nouveau magasin réalisé par tranches successives. Accompagné par l'architecte Louis-Charles Boileau et l'ingénieur Gustave Eiffel, Aristide Boucicaut veut réaliser une véritable cathédrale de verre et d'acier qui sera le premier édifice spécialement

construit et entièrement affecté à l'usage d'un grand commerce de nouveautés. La première pierre est posée par Mme Boucicaut le 9 septembre 1869.



ENTRÉE DES MAGASINS RUE DE BABYLONE

La réalisation des différentes tranches s'échelonna sur 18 ans pour s'achever en 1887, peu avant la mort de Mme Boucicaut. Aristide Boucicaut ne verra pas l'achèvement de son œuvre puisqu'il s'éteint brutalement le 26 décembre 1877 à l'âge de 67 ans.



Un malheur n'arrivant jamais seul, leur fils Antony s'éteint à son tour le 18 octobre 1879, à l'âge de 40 ans.



Marguerite Boucicaut se retrouve veuve, sans héritiers directs et à la tête d'une énorme entreprise commerciale, mais décidée à maintenir et à développer l'œuvre de son mari. Pour assurer la pérennité de l'entreprise familiale, elle décide d'en confier la gestion à un conseil composé de cadres anciens, expérimentés et dévoués sur qui elle sait pouvoir compter. Elle choisit, sans se désintéresser de sa maison du « Bon Marché », de consacrer la fin de sa vie à disposer de son immense fortune au service des autres, ses employés, les déshérités et les œuvres de bienfaisance, ce que le couple Boucicaut pratiquait régulièrement pendant leur vie commune.

Le 5 février 1880, Madame Boucicaut prend l'engagement de donation suivant : « Je soussignée Marguerite Guérin, veuve de M. Aristide Boucicaut, demeurant à Paris, rue du bac n° 115, déclare me substituer à la commune de Verjux, au sujet de l'acquisition pour laquelle elle a promise des frères Genelot, moyennant deux mille cinq cent francs, d'un terrain sis sur ladite commune destiné à la construction d'une maison d'école. En conséquence, je m'engage à accepter la cession qui me sera faite de ce terrain à mon profit et à édifier à mes frais sur ce terrain les constructions nécessaires à la création d'une maison d'école, d'une salle d'asile, et d'une salle pour la Mairie, d'après les plans et devis dressés par mon architecte, et qui seront soumis au Conseil des bâtiments civils et approuvés par lui ; et après l'entier achèvement des travaux, je m'engage à faire donation des dits terrain et constructions à ladite commune de Verjux ». Lors de l'inauguration le 18 septembre 1881, à laquelle Marguerite Boucicaut était présente, Verjux disposait alors d'écoles aussi modernes et aussi bien équipées qu'à Paris, d'une Mairie toute neuve et d'une crèche pour les jeunes enfants. Les conseils municipaux qui se sont succédés depuis 1881 ont su entretenir, voire embellir ce patrimoine public exceptionnel pour faire de Verjux l'un des villages les mieux dotés pour sa taille.

Il semble que Marguerite Boucicaut ait été impressionnée lors de sa traversée de la Saône lors de l'inauguration de la mairie et des écoles, traversée effectuée grâce au bac qui était depuis des siècles l'unique moyen de passage entre Gergy et Verjux.



Aussi dès 1886, le Maire de Verjux est avisé que Mme Boucicaut a le souhait de construire un pont en pierres maçonnées sur la Saône. Elle confie le projet à son architecte, M. Boileau qui assurera toutes les formalités administratives nécessaires (il y en avait moins qu'aujourd'hui) et la conduite du chantier qui débuta en 1888 pour se terminer en 1890. Mme Boucicaut n'eut pas le bonheur de voir se réaliser son pont car elle mourut 3 jours après l'adjudication des travaux.



Lors de l'inauguration, le 24 août 1890, l'ouvrage est considéré comme une innovation très remarquable dans l'art de la construction des ponts en maçonnerie. Il est, en effet, très simple, très sobre et très élégant. Malheureusement, la durée de vie de ce pont fût très courte, les allemands le faisant sauter le 4 septembre 1944 lors de leur retraite précipitée devant les alliés débarqués en Provence. Le bac repris du service et il fallut attendre 1957 pour que soit reconstruit un pont métallique à voie unique toujours en service.

Ce qui a fait la grande notoriété de Marguerite Boucicaut fût son testament. Mme Boucicaut a voulu et su concilier les généreuses tendances de sa nature avec le souci de la conservation et du développement de l'œuvre de son mari. A la fin de sa vie, la fortune de Mme Boucicaut est évaluée à 75 millions de francs or, ce qui en valeur d'aujourd'hui représente environ 2 milliards d'euros ce qui est considérable. On retrouve dans ce testament les valeurs qui ont dirigé toute sa vie :

- **Le travail** : par des legs à chacun des 3 000 employés du Bon Marché. Certains ont reçu 10 000 francs, soit une fortune.
- **La solidarité** : par des legs aux bureaux de bienfaisance de Paris, de Bellême, de Cannes, de Fontenay-aux-Roses, de Verjux. Celui de Verjux a reçu 100 000 francs.
- **L'entraide** : par la création de fondations pour les filles-mères (la maternité Boucicaut à Chalon sur Saône) ou les vieillards et un hôpital à Paris.
- **L'ouverture d'esprit** : par des legs aux artistes, aux journalistes en difficulté et aux divers cultes connus alors même que leurs confessions n'étaient pas la sienne.
- **L'universalité** : en instituant pour sa légataire universelle l'Assistante Publique.

Merci à Marguerite BOUCICAUT, femme de bien.

